L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

(Quarante-sixième année)

SOMMAIRE

Conférences de Carême. — *Le chrétien devant la crise actuelle.* — I. Raviver notre foi, 5.
Courtes instructions sur la Morale. — I. La morale en désarroi, 10.
Instructions du dimanche. — XI. *3e Dimanche après l'Epiphanie :* Pour faire notre salut, 12.
Les Saints Patrons. — *S. Maur, Patron des chaudronniers :* Son grand crédit auprès de Dieu, 14.
Le mot sur la Sainte Vierge. — Beauté de Marie, 16. — Les délicatesses de la Sainte Vierge à l'égard de sainte Bernadette, 16. — Bernadette en extase, 16.

CONFERENCES DE CAREME

Le chrétien devant la crise actuelle

I

RAVIVER NOTRE FOI

Mes frères,

Les dangers qui menacent à la fois notre vie nationale et notre sécurité nous apportent au moins cette compensation inattendue qu'ils secouent notre torpeur et imposent aux esprits réfléchis la nécessité impérieuse d'une reconstruction de la France.

Dans les journaux comme dans les cénacles les plus officiels, dans les conversations privées comme dans les discours des hommes d'Etat, il n'est question que de reconstruction nationale et de réformes de structure.

Laissons aux techniciens le soin de nous fournir, s'il se peut, les remèdes adaptés à la gravité du mal multiforme qui nous a atteints dans nos parties vives, et prions Dieu pour que la lumière, une lumière complète, luise enfin à leurs esprits.

Pour nous qui savons la profondeur du mal et ses sources cachées, il ne saurait être question de refaire une patrie en dehors des lois essentielles qui lui ont assuré, dans le passé, son rôle de messagère de la vie chrétienne dans le monde et sa place de fille aînée de l'Eglise.

Au lieu de nous laisser entraîner dans le champ inépuisable de discussions trop souvent vaines, appliquons-nous plutôt à un sévère et loyal examen de conscience : pour refaire une France chrétienne, ayons la sage et suffisante ambition de redevenir meilleurs, de vivre intensément et pleinement toute notre vie chrétienne. En un mot, visons à restaurer les droits de Dieu dans notre vie personnelle, familiale et sociale. Croyez-vous, m. f., que si nous arrivons à la fin de ce carême avec cette conviction fortifiée et rajeunie que la reconstruction de la France dépend avant tout de chacun de nous, nous n'aurons pas travaillé effectivement, beaucoup plus sûrement que par des palabres futiles et sans portée réelle, à l'épanouissement de ce renouveau national que nos cœurs de français et de chrétiens appellent justement ?

Tel sera le but de ces conférences de carême. Leur ambition est à la fois modeste et immense, puisqu'elles tendent à nous ramener aux vraies sources de notre vie chrétienne et à nous rappeler les moyens qui sont en notre pouvoir pour être les artisans les plus actifs d'une restauration nationale et chrétienne.

Ces moyens, nous n'avons nul besoin de nous mettre à l'école, vraiment trop mouvante, des techniciens réputés, pour les connaître et les appliquer. N.-S. Jésus-Christ, qui est et sera éternellement le vainqueur de toutes les crises, nous fournit dans son Evangile des leçons qui depuis dix-neuf siècles sont toujours les mêmes, et l'Eglise qu'il a fondée et qui a reçu de lui la mission de nous guider, nous apporte les solutions que sa sagesse inspirée de l'Esprit-Saint adapte avec une prudence jamais en défaut aux circonstances les plus difficiles.

Ne croyez-vous pas, m. f., qu'il s'agisse avant tout de remettre de la foi dans le monde, et d'abord dans chacune de nos âmes baptisées ? Dès aujourd'hui nous nous y appliquerons, et cette première conférence imposera à nos esprits, je veux l'espérer, la nécessité essentielle de *raviver notre foi.*

Que la Mère du Bon Conseil, qui a connu mieux que toute créature la béatitude de la foi, *beata es quæ credidisti,* et la puissance de cette leçon divine, nous en fasse partager le bienfait pour le bonheur et la lumière de nos âmes !

Croyez-vous en Dieu, m. f. ? Question banale, peut-être, et qui soulève en vous une légitime protestation : « Si nous ne croyions pas en Dieu, serions-nous à cette heure au pied de cette chaire pour en entendre parler ? » Et pourtant je répète la même question : « Croyez-vous en Dieu ? »... Notez bien qu'il ne s'agit pas d'une simple adhésion à une vérité de principe, comme 2 et 2 font 4. La question que je vous pose loyalement peut avoir pour vous des conséquences décisives : de la réponse que vous lui apporterez dans le secret de vos consciences dépendra la nouvelle orientation de votre vie ou bien la continuation d'une certaine médiocrité. Si vous croyez en Dieu simplement comme vous croyez à vos droits sur vos enfants, vous ne pouvez éluder les devoirs qui en découlent. Plus encore qu'un père par rapport à ses enfants, Dieu qui est père, est maître absolu. Les créatures que nous sommes ne peuvent échapper à son empire sur notre vie et notre destinée, jusque dans ses plus humbles détails, jusque dans la vie profonde de nos pensées. Si nous croyons réellement en Dieu, nous savons que nous venons de lui, que nous tenons de lui la vie de nos corps et l'appartenance de nos âmes à son Eglise ; nous savons qu'il a seul le droit de nous commander ce qu'il

veut, à l'heure où il le veut, et que sa loi, que nous connaissons par les décisions de l'Eglise qui nous parle en son nom, contient les directives principales de notre destinée. Et cela jusqu'au jour, connu de lui seul et que nul ne peut avancer ou retarder, où il nous rappellera à lui.

Ignorez-vous, m. f., qu'il a suffi à certaines âmes de se bien pénétrer de cette vérité de l'existence de Dieu pour transformer, pour bouleverser toute leur vie, et pour faire un saint d'une âme mondaine? Je n'en veux pour exemple que ce qu'écrivait Charles de Foucauld après sa conversion : « Aussitôt que je crus qu'il y avait un Dieu, je compris que je ne pouvais faire autrement que de ne vivre que pour lui : ma vocation religieuse date de la même heure que ma foi. »

Or, dans la vie surnaturelle qui nous a été infusée le jour de notre baptême, Dieu nous a fourni les moyens nécessaires et suffisants de le connaître, de ne tendre qu'à lui à travers les routes sinueuses de notre vie et de le faire régner au centre même de notre cœur. Ces richesses, — qui sont aussi des armes, puisqu'elles nous permettent de lutter contre tout ce qui en nous et autour de nous fait obstacle à la vie de Dieu, — ce sont les trois vertus théologales, vertus fondamentales et tellement méconnues de la plupart des chrétiens, alors que c'est d'elles que tout part et que c'est à elles que tout aboutit : la foi, l'espérance et la charité !

Mais, dans un examen approfondi et loyal comme celui que nous entreprenons, nous sommes vite amenés, en ce qui concerne la foi, à trois constatations : 1° notre foi est trop souvent fragile, parce qu'elle est *mal bâtie,* beaucoup plus appuyée sur le sentiment que sur la raison ; 2° elle est *improductive,* parce que nous n'en vivons pas suffisamment et qu'elle est plus théorique que pratique ; 3° enfin elle est *décentrée,* ce qui revient à dire que nous la laissons au second plan, et qu'entre elle et la vie qui nous enserre de toutes parts il existe une véritable cloison étanche : nous agissons en pratique comme les journaux neutres qui ont une rubrique religieuse, mais dont aucune foi ne vient vivifier et inspirer les autres rubriques.

A la lumière de ces trois constatations, comment ne serions-nous pas logiquement conduits aux trois conclusions qui s'imposent avec rigueur à nos esprits ? 1° Puisqu'elle s'appuie sur des bases qui manquent de fermeté, nous nous appliquerons à rendre notre foi plus solide, en l'alimentant de plus de raison que de sentiment. 2° Puisque nous reconnaissons qu'elle reste trop souvent plus théorique que pratique, nous étudierons les moyens de la faire passer dans le détail de notre vie. Et 3° puisque nous devons avouer qu'elle est décentrée et n'occupe qu'une place de second plan, nous conclurons, si vraiment nous croyons en Dieu d'une foi qui nous impose ses conclusions, qu'elle doit occuper en nous la place principale et que nous devons travailler de tous nos efforts à l'augmenter. Ainsi nous réaliserons notre objet, qui est de raviver notre foi.

I. — *Mettre dans notre foi plus de raison que de sentiment*

Pour nous mieux convaincre de la nécessité de faire dans les choses de la foi une place plus grande à la raison qu'au sentiment, aidons-nous de quelques considérations et de quelques conseils.

1. Il importe d'abord de mettre au premier plan de ces considérations la notion même de *l'acte de foi :* c'est une adhésion de notre intelligence, éclairée par la lumière de ce qu'on appelle les motifs de crédibilité, appuyée par le secours de la volonté qui apporte son libre consentement et plus encore par la force de la grâce de Dieu, à toutes les vérités révélées de Dieu et enseignées par l'Eglise. La foi nous fait connaître Dieu dans les limites de notre raison, et c'est l'autorité même de Dieu qui soutient et motive notre adhésion.

Dieu a permis et voulu que notre raison pût connaître son existence et que la philosophie, avant même le catéchisme, nous en détaillât les preuves. C'est sur ces assises solides qu'est venue s'appuyer notre adhésion à la foi surnaturelle, dont le catéchisme nous a jadis fourni les motifs. Notons seulement la puissance d'une telle adhésion et ses répercussions dans une vie, puisqu'elle a suffi, indépendamment même des motifs d'ordre affectif, à faire des saints, ainsi que l'exemple du Père de Foucauld nous l'a éloquemment rappelé.

Seconde considération : *la notion du sentiment.* Le sentiment est pour nous une grande source de joie, et bien de nos souvenirs auraient été à jamais desséchés s'ils n'avaient suscité et conservé en nous, dans une sorte de sanctuaire inviolable, des émotions dont le rappel suffit parfois à calmer des angoisses et même à raviver la source même de ces émotions. Que de charme inoublié, quelle douceur unique nous a laissés notre première communion ! Peut-être aussi telle ou telle communion après une faute grave et un retour généreux dans la maison de famille où nous attendait le père de l'enfant prodigue ! Que dire aussi des saintes émotions d'une cérémonie de mariage, ou même des obsèques pacifiantes d'un chrétien authentique ? En vérité le sentiment, qui épouse et auréole pour nous les contours de la réalité, constitue une grande source de joie.

Mais prenons-y bien garde : c'est une arme à deux tranchants, ou plutôt c'est un parfum subtil et pénétrant dont la force charme, mais n'entraîne pas. Le sentiment embellit les souvenirs ; mais parfois aussi il les déforme, parce qu'il est trop intimement lié aux réactions de notre être sensible, de notre tempérament physique et de nos impressions passagères. Source de joie, il devient fréquemment source de peine : il ravive les mauvais souvenirs comme les bons, et même il lui arrive de faire oublier par son charme tyrannique la voix plus austère de la raison. Si nous nous rappelons des émotions salutaires, nous laissons parfois dans l'ombre les mots d'ordre de la droite raison qu'elles avaient pour mission de soutenir et d'illustrer, et notre foi vit trop souvent de ces souvenirs très doux beaucoup plus que de ces mots d'ordre.

Aussi, quand sonnent des heures graves, les souvenirs se révèlent impuissants à enrayer les déviations d'une volonté chancelante, à restituer à un esprit enténébré la juste notion du devoir. On ne fait pas son devoir parce qu'il plaît et qu'il laisse de doux souvenirs, pas plus qu'on ne règle sa conduite journalière sur les variations du thermomètre : il faut des motifs plus solides et, disons-le, plus raisonnables, pour étayer ou redresser une vie. Une foi bâtie sur le sentiment, insuffisamment étayée par la raison, ne résiste guère aux souffles de la tempête.

Ajoutons, comme troisième considération, que notre génération est encore tributaire des erreurs du

romantisme qui fait au sentiment une place prépondérante. Il avait envahi toute la littérature et, partant, la vie elle-même, par une sorte de réaction contre les puissances de la raison. La conséquence en fut lamentable dans le domaine de la foi : on en vint à déclarer « qu'il ne fallait pas trop chercher à comprendre », et qu'il valait mieux se laisser bercer par la vieille chanson que de chercher à en saisir le rythme et surtout à en retrouver la source.

2. Puisque nous avons décidé de remettre de l'ordre dans notre vie, il importe de mettre chaque chose à sa vraie place : de là les *quelques conseils* qui vont suivre.

Il ne s'agit point, vous le pensez bien, de dénier toute place au sentiment dans les choses de la foi et dans ses manifestations extérieures. L'Eglise, qui est maîtresse de raison, sait bien que l'homme est composé d'une âme et d'un corps, et qu'il faut donner à son corps sensible des aliments proportionnés et de nature à l'attacher et à l'entraîner.

C'est pour cela qu'elle a créé et qu'elle règle si minutieusement tout ce qui a trait au culte extérieur : elle fait au chant, aux cérémonies, à la décoration, à tout ce qui crée une atmosphère de piété, une part très large, parce qu'elle veut lier des idées religieuses à des souvenirs capables de les soutenir et de les revivifier. Mais notez bien qu'elle n'oublie jamais, même au cœur de ses plus imposantes manifestations, de donner aux fidèles les enseignements de la foi. Elle nous apprend, en un mot, à faire dans notre piété une belle place au sentiment ; mais elle veut surtout que notre foi soit solide et raisonnable, qu'elle soit par la force de ses convictions la règle de notre vie.

Second conseil : prenez garde, m. f., de ne pas juger avec votre sentiment certaines objections nées du sentiment lui-même. On ne discute pas avec des impressions ; il faut s'élever au-dessus d'elles, car ces impressions sont souvent liées à des vues personnelles qui masquent l'intérêt général. Ce n'est pas dans un salon ou même dans un déjeuner d'amis qu'on est en mesure de s'évader de ses vues propres et d'avoir une juste idée de questions aussi délicates. Combien il est plus sage et plus salutaire d'aller « s'informer » auprès de personnages compétents qui ont l'autorité suffisante pour apporter la lumière sur des matières parfois subtiles, et pour indiquer des lectures où l'on trouvera la solution raisonnable d'objections nées du seul sentiment.

Enfin, — et ce sera le troisième conseil sur ce point, — il importe de ne jamais oublier que la foi gardera toujours pour nous, malgré toute notre activité, une part de mystère. Comment voudrions-nous tout comprendre, la vie même de Dieu, alors que, sur le plan strictement humain, nous nageons à pleines journées dans le mystère ? Un médecin, dont l'autorité est mondiale, a écrit récemment un livre que vous avez peut-être lu et qui s'intitule : *L'homme, cet inconnu ;* à chaque page, presque à chaque ligne, il nous fait frôler le mystère de notre vie physiologique et mentale. De grâce, n'ayons pas la sotte prétention d'épuiser jusque dans ses derniers retranchements la science divine ; appliquons-lui sagement les lois les plus sévères de la science et de la raison ; sachons avec Bossuet reconnaître que nous tenons en main les deux bouts de la chaîne, et si notre raison s'arrête devant un mur infranchissable, il ne lui reste plus qu'à s'humilier pour redire après les plus grands esprits de tous les temps : « Seigneur, je crois ; mais venez en aide à ma faiblesse. » Même avant l'heure des ultimes illuminations du ciel, Dieu ne saurait refuser à notre misère la lumière que nous lui aurons si humblement demandée.

Ainsi notre foi, avec le solide appui de la raison, de la grâce et de l'humilité, saura résister victorieusement aux plus terribles assauts, parce que nous aurons su et voulu nous appuyer plus sur la raison que sur le sentiment.

II. — *Rendre notre foi plus pratique que théorique*

Une fois nos convictions solidement établies à l'abri des fluctuations du sentiment, il nous reste à en pénétrer, à en imbiber notre vie : la foi doit circuler en nous, comme le sang, jusqu'à nos extrémités pour les nourrir et les vivifier. Mieux que le sang, elle pénétrera jusqu'au plus intime de nous-mêmes, dans le temple secret qui est comme le laboratoire de nos pensées, où se précisent peu à peu nos idées, où se forgent nos décisions. En un mot, le chrétien devra vivre de sa foi, la rendre plus pratique que théorique, et ne pas mériter le reproche que l'on fait à trop de prétendus « croyants » qui se soustraient à la logique de leur foi.

Comme le reproche de Jésus s'adresse souvent à chacun de nous : « Hommes de peu de foi ! » nous dit-il. Nous sommes bien convaincus théoriquement de la nécessité de la foi et nous percevons bien ses répercussions dans tous les domaines ; mais soit négligence, soit peur de l'effort, nous ne passons pas aux actes et nous nous retranchons derrière le rempart inviolable de nos prétextes. La foi est trop somnolente pour guider notre vie.

« Il faut vivre comme on pense, » ainsi que nous l'a rappelé un romancier contemporain (P. Bourget) ; « sans quoi on arrive à penser comme on a vécu ». Si tant de chrétiens honoraires finissent par perdre la foi, n'en cherchez pas plus loin l'explication : ils ont péché contre la logique divine qui exigeait que leur vie fût en accord avec leurs croyances, et le courant les a entraînés.

A la lumière des exigences divines comme de ces débâcles lamentables, ayons le désir d'être des hommes de foi et de mener une vie en tout conforme à notre foi ; soyons des hommes de foi !

Or les hommes de foi vivent de leur foi : pour eux, pour les autres, en face des événements.

1. *Pour eux* d'abord. Ils mettent en pratique la parole de Jeanne d'Arc : « Dieu premier servi », et même ils ajoutent : « Dieu le mieux servi. »

Ils lui réservent la place de choix au début de leurs journées par une prière qui n'est pas une corvée, mais l'hommage affectueux du fils le plus aimant au plus aimant des pères.

Ils ne se contenteront pas, le dimanche, d'une vague messe de 11 h. 1/2 entendue dans le fond de l'église, debout contre la porte afin de sortir au plus vite, sans livre de messe et surtout sans prière vraie. Ils savent que cette religion de façade ne saurait faire fructifier une foi anémiée, et que les tentations de toute sorte trouvent dans ces âmes en état de léthargie un terrain, hélas ! trop bien préparé.

Les hommes de foi sacrifieront leur plaisir à leur foi : même s'il leur faut, le dimanche, se priver d'une promenade, ils la sacrifieront, plutôt que de violer le 3e commandement de Dieu qui ordonne de sanctifier le jour du Seigneur.

Leur foi, elle passera en premier lieu, avant leur

travail, avant leur repos, avant leur plaisir. Il me serait facile d'entrer ici dans les développements étendus qu'appellent ces exigences divines, jusque dans les questions de justice et de devoir conjugal, car rien n'échappe aux prescriptions de Dieu et nul n'a le droit de se constituer un terrain réservé. Qu'il me suffise aujourd'hui d'en avoir rappelé le principe dont vous devinez, je n'en doute pas, les innombrables applications.

Dieu *premier servi,* c'est fort bien ; il faut aller plus loin et déclarer : Dieu *le mieux servi.*

Quand on se rappelle sa condition de créature qui tient tout, absolument tout, de son Créateur, on ne consentira jamais à le traiter comme un maître aux injonctions duquel on ne peut échapper. Il est « Notre Père », et si c'est un devoir d'obéir à son père, c'est aussi un besoin pour les cœurs bien nés. Ils savent que « la reconnaissance est un fardeau trop lourd pour les épaules vulgaires », mais une charge toujours légère pour ceux qui ont compris la bonté dont ils sont l'objet.

C'est pourquoi ils ne réserveront pas à Dieu la part du pauvre, strictement comptée dans leur vie : largement ils lui accorderont toute sa part, la part du maître, de celui qui ayant tout donné a droit à tout. Leur vie, sans Dieu, serait vide et n'aurait plus aucun sens : il n'envahit pas plus une âme qu'une existence, il l'habite parce que librement on le reçoit et qu'on l'aime.

Et les hommes de foi ont si bien saisi la grandeur incomparable de cette vie de Dieu en eux, qu'ils accepteraient tous les maux plutôt que de la perdre : leur première horreur est, non pas pour le malheur, parce qu'on peut être malheureux et garder Dieu en soi, mais pour le mal qui s'appelle le péché, parce qu'on ne saurait vivre avec Dieu dans le péché.

Ces exigences portent loin, m. f., je le sais et vous ne l'ignorez pas davantage ; mais quand la foi commande, les hommes de foi obéissent et en pratiquent toute la logique jusque dans ses ultimes conséquences, d'abord pour eux-mêmes.

2. *Pour les autres* ensuite. Je songe surtout ici à ceux et celles qui ont des charges de famille et, de ce chef, de lourdes responsabilités. Mettre Dieu dans les âmes qui leur sont chères, dans ces âmes dont ils seront comptables devant Dieu à l'heure du grand rendement des comptes ; accroître cette vie de la foi en elles et mettre tout en œuvre pour la sauvegarder contre les périls qui les assaillent de toutes parts : voilà leur sublime ambition.

Pères et mères de famille chrétiens, ils n'attendront pas des semaines et des mois avant de faire entrer leur enfant dans la famille de Dieu par le baptême. Ils auront une sainte hâte de lui ouvrir la porte du salut et de faire de son âme le temple de l'Esprit-Saint.

Sans doute, ils mesureront l'étendue de leurs responsabilités touchant la santé et la formation physique et intellectuelle de leurs enfants. Avant tout le reste, ils placeront la formation de leur âme : leurs premières paroles, leurs premiers conseils seront pour mettre Dieu en eux. L'instruction religieuse aura le premier rang dans leurs préoccupations. Dès qu'ils le pourront, ils assureront à leurs enfants le bienfait divin de la communion précoce : ce n'est pas eux qui auront besoin d'une loi qui leur en souligne l'obligation, tant ils seront désireux et fiers que le divin Maître prenne possession au plus tôt des petits êtres qui lui appartiennent avant même d'appartenir à leurs parents selon la chair.

Et pour sauver et préserver ce trésor divin, ils s'imposeront les sacrifices nécessaires, parfois héroïques, qui assureront à leurs enfants le bienfait primordial d'une éducation chrétienne dans une école libre. Ils se priveront, s'il le faut, mais ils ne confieront pas ce qu'ils ont de plus cher à des maîtres qui, par nécessité, font profession de ne pas connaître Dieu et qui donnent une éducation tronquée, décapitée de son sommet divin.

Sachant la force péremptoire de l'exemple, ils offriront à leurs enfants le spectacle édifiant d'une vie chrétienne. A la table de famille Dieu ne sera pas un étranger : la table aura été bénie en son nom, et les conversations éviteront tout ce qui pourrait blesser la charité ou la pudeur.

Jamais, au grand jamais, ni un mauvais journal, ni une revue douteuse, ni un roman plus ou moins licencieux ne franchira le seuil de la maison, de crainte que des yeux trop jeunes ne soient scandalisés et que des cœurs fragiles ne soient ternis. Tant est grand chez des parents chrétiens le souci essentiel de Dieu pour les âmes des autres, et d'abord de leurs enfants.

Ils ne craindront même pas de parler devant eux de la mort, afin que, lorsque l'heure sonnera, leurs enfants n'en soient pas effrayés. Et ce sera alors l'incomparable consolation de la mort bénie par Dieu et adoucie par les admirables secours qu'il met à la disposition de notre faiblesse pour l'armer, et de notre misère pour la réconforter par les sacrements. On n'assistera pas au spectacle navrant de fils qui coopèrent, par une pitié mal éclairée, à une agonie dans le mensonge et qui acceptent la démission de leur devoir filial dans sa tâche la plus délicate et la plus belle. On ne dira pas, en parlant du départ d'un être cher : « Quelle belle mort il a eue ! il ne s'est pas vu mourir. » Mais plutôt : « Quelle mort consolante il a faite ! il s'est endormi avec toute sa lucidité dans la paix du Seigneur. »

Voilà comment les hommes de foi entendent pratiquer leur foi pour les autres.

3. Voyons-les maintenant *en face des événements.* Ils se garderont de les juger trop humainement. Que savons-nous ? ou plutôt que n'ignorons-nous pas ? Alors pourquoi prétendre donner des leçons à Dieu et oublier en pratique qu'il est le maître de nos destinées ? En tout, même dans des circonstances apparemment déconcertantes pour notre raison à courte vue, nous saurons faire confiance à Dieu, si vraiment nous avons la foi.

Et si le malheur frappe à la porte, au lieu de le maudire et de nourrir en soi une rancœur contre Dieu qui semble méconnaître les efforts qu'on fait pour l'aimer et le faire aimer, on trouvera dans la foi la force de supporter l'épreuve et d'y voir, non pas la main d'un bourreau, mais celle d'un père qui veut en tout et partout le bien de ses enfants. On se laissera bercer, jusque dans sa douleur, par les consolations de la foi :

> *Car seule vous savez, divine Providence,*
> *Dans cette vie obscure où sont nos intérêts...*
> *Je remets en vos mains ce que j'ai, ce que j'aime,*
> *Ce qu'un jour m'a donné, ce qu'un jour me prendra,*
> *Le présent, l'avenir, tous les miens et moi-même,*
> *Pour en faire, ô mon Dieu, selon qu'il vous plaira !*

Bien plus : l'épreuve grandira l'homme de foi ; elle l'exhaussera au-dessus de lui-même et le rapprochera de Dieu. Laissez-moi, m. f., vous citer cette page admirable de la vie de Louis Veuillot. « Quand

il perdit sa première fille, morte à dix mois, il disait déjà : « Je ne voudrais pas être délivré de ma douleur : je prie Dieu au contraire de me la conserver, c'est un poids salutaire et une flamme purifiante, je me sens meilleur et moins en péril que dans la joie. La douleur nous fait constamment penser à Dieu. » — A la mort de sa seconde fille, il montera plus haut encore : « Je pleure, mais j'aime; je souffre, mais je crois ; je ne suis pas écrasé, je suis à genoux. Ces deux chers tombeaux sont des jours sur la vie éternelle ; j'y sens le mensonge de la mort et je nie la séparation. » — Et enfin à la mort de sa troisième fille : « Jamais mon cœur n'a été si déchiré, jamais il n'a été environné de tant de sécurité et de lumière. Il n'est aucune joie en ce monde contre laquelle je voulusse échanger mon immense douleur. »

Certains trouveront peut-être inhumain un tel langage. Inhumain ? Non, certes, mais surhumain : la foi vivante peut seule créer des surhommes. Voilà bien jusqu'où elle peut hausser une âme humaine qui cherche humblement, en s'appuyant sur la force de Dieu, à la vivre comme Dieu le veut, pour soi, pour les autres et en face des événements.

III. — *Mettre sa foi au premier plan et travailler à l'augmenter*

Mais il est facile de concevoir qu'on n'atteint pas en quelques jours de tels sommets : c'est l'œuvre de toute une vie, et souvent la récompense d'un effort long et méritoire.

Si vous croyez en Dieu, m. f., si vous voulez donner à votre foi une place dominante, si pour faire face à la crise actuelle vous voulez la ranimer, comprenez qu'elle doit être au premier plan de vos préoccupations et que vous devez vous appliquer à l'augmenter en vous.

Deux moyens principaux semblent s'imposer à vous dans la poursuite de ce but : demander à Dieu, dans une prière instante, la foi comme le bien suprême ; chercher la vérité avec toute votre bonne volonté et une âme droite.

1. *Demander à Dieu une foi accrue.* Sans doute, nous avons notre part active et nécessaire dans les préliminaires de la foi et dans son développement, ainsi que nous l'avons vu tout à l'heure. Mais nous ne saurions oublier qu'elle reste un don gratuit de Dieu. S'il en est dans cette assistance qui ne possèdent pas ce bienfait essentiel, de grâce, qu'ils prient pour l'obtenir ! Dieu qui est la Bonté même ne saurait rester sourd à une prière humble et fervente, et chacun de nous voudra s'unir fraternellement à l'appel angoissé d'un ou de plusieurs de ses frères qui cherchent la lumière et attendent avec confiance que s'ouvre pour eux le seuil du temple de la paix divine.

Tous nous devons avoir le désir d'augmenter notre foi, si vraiment nous avons bien saisi la portée de ses obligations dans notre vie. Si cette foi est somnolente, si elle ne joue son rôle qu'à intervalles irréguliers, si elle est séparée de notre vie courante par cette cloison étanche dont nous avons parlé, faisons l'effort nécessaire pour nous mettre en face de notre devoir, persuadés que de cet accroissement de la foi en nous et dans notre existence dépend l'avenir de la religion dans notre patrie, et sans doute l'avenir de notre patrie elle-même.

Si nous vivons d'une foi déjà agissante, n'en demandons pas moins à Dieu qu'elle s'accroisse en nous, puisqu'il n'y a pas de limite à l'extension du règne de Dieu dans les âmes et dans les cités. Plus la foi grandira en nous, plus elle deviendra rayonnante, plus elle transformera en âmes saintes des âmes déjà bonnes. Pour reconstruire notre patrie, nous avons besoin surtout de saints : qui donc refuserait de travailler à le devenir ?

2. Mais notre devoir ne s'arrête pas à la prière : *cherchons la vérité* avec toute notre bonne volonté, avec une âme droite.

Apportons en premier lieu l'hommage de notre *bonne volonté.* Un chrétien doit s'inquiéter des choses de la foi. On s'exposerait peut-être à des constatations pénibles si l'on demandait à tous les chrétiens s'ils possèdent chez eux un Evangile complet et s'ils l'ont lu : quelle leçon ils pourraient puiser chez nos frères séparés du protestantisme !

Il est peu de familles où l'on ne possède pas une bibliothèque, si modeste soit-elle. Comme on voudrait y voir quelques ouvrages choisis de formation spirituelle, que les époux chrétiens reprendraient de temps en temps pour alimenter leur vie surnaturelle et celle de leurs enfants ! Il est si facile de se renseigner à ce sujet pour ne rien acheter au hasard et ne garder que des ouvrages qui en valent la peine.

Mais on ira surtout chercher la vérité auprès de ceux qui ont reçu la mission de l'enseigner au monde. Le dimanche on assistera de préférence (j'insiste sur ce point) à une messe où l'on prêche, afin de compléter une formation religieuse toujours insuffisante. Et dans certaines circonstances, lorsqu'on aura le choix entre une distraction honnête et une conférence ou un sermon de nature à éclairer l'âme, sans hésiter on choisira le sermon ou la conférence qui apportera de la lumière.

J'ajoute que tout chrétien doit surtout avoir le souci de développer son instruction religieuse, car on est parfois effaré et profondément attristé en présence de certaines ignorances. Votre catéchisme est bien loin, m. f., et vous l'avez appris à un âge où vous ne pouviez guère approfondir ses enseignements. Il faut avoir chez vous un catéchisme ; mieux encore, un bon commentaire de ce catéchisme : il en est d'excellents et d'un prix abordable, que vos pasteurs se feront une grande joie de vous indiquer et de vous procurer. Si j'osais, j'émettrais un vœu : que vous consacriez à la lecture de votre catéchisme, c'est-à-dire à l'affermissement de votre foi, autant de temps que vous en donnez chaque jour à la lecture de votre journal. S'il en était ainsi, quelle génération de chrétiens fortement trempée vous nous prépareriez !

Et puis, si votre esprit rencontre une objection qui lui paraît insoluble, ne craignez jamais de déranger un prêtre pour lui en demander la solution. Sans doute il ne vous donnera pas la clef d'un mystère, ne la possédant pas lui-même ; du moins il vous montrera ses correspondances avec la droite raison et les motifs humains et surnaturels qui viennent l'appuyer. Ainsi, peu à peu, grâce à votre bonne volonté, votre foi se fortifiera et, lorsqu'elle vous dictera ses exigences, vous saurez au nom de qui elle parle et pourquoi elle commande.

Cherchez la vérité avec toute votre bonne volonté; mais soyez décidés dès le principe à être logiques avec elle, à l'aborder *avec une âme droite.*

Nous avons très facilement à la bouche les mots d'honneur et de loyauté ; mais quand nous avons le nécessaire courage d'un loyal examen de notre conscience devant Dieu, comme notre honneur, comme notre prétendue loyauté font piètre figure ! Après un sermon vibrant, après une retraite, simplement après

un sérieux retour sur nous-mêmes, nous avons décidé de mettre en accord notre foi et notre manière de vivre. Et il suffit parfois d'une seule expérience pour nous montrer la faiblesse de nos résolutions, — il faudrait dire : de nos velléités, — parce que nous avons senti notre volonté se dresser devant l'effort à accomplir : nous aurions bien voulu tenir notre engagement, mais pas au prix de telle ou telle concession. Insensiblement nous avons repris ce que nous avions donné : nous avons buté sur l'écueil et délibérément nous l'avons tourné sans le vaincre, plutôt que de consentir à la générosité qui était exigée pour le surmonter. Avons-nous agi avec ce qu'on appelle une volonté droite ? Je ne le crois pas.

Avoir la volonté droite dans le sujet qui nous occupe, cela consiste à être décidé, quoi qu'il en puisse coûter, à atteindre le but proposé, fût-ce au prix de sacrifices d'amour-propre, de paresse ou de sensualité. C'est, autrement dit, mettre son âme dans la main de Dieu, en lui laissant tout pouvoir ; c'est lui faire don de sa liberté, quand on est certain de connaître sa volonté.

Sans quoi, si la volonté reste au cran d'arrêt, si elle pose une restriction de principe à tel ou tel sacrifice, elle s'interpose entre Dieu et l'âme. Et Dieu respecte trop notre liberté pour jamais la violenter : il veut non pas des esclaves, mais des volontaires.

Avoir une volonté droite en ce qui concerne l'acquisition de la vérité, cela consiste d'abord, vous le voyez, à se dégager de ses passions et de ses impressions pour laisser le champ libre à la parole de Dieu et pour être prêt à l'accueillir avec toutes ses conséquences.

Cela consistera aussi, m. f., à se tenir soigneusement en garde contre toutes les imprudences qui pourraient compromettre en notre âme l'empire de la foi. La foi, comme la pureté, sont des plantes fragiles qui exigent une culture de choix, et qu'il faut garder contre les vents desséchants.

Qu'est-ce à dire ? sinon qu'on peut perdre la foi, soit par des imprudences dans les lectures et les fréquentations, soit par présomption et abus de grâces, soit par des fautes répétées.

L'homme de foi s'interdira certaines lectures, non seulement parce qu'elles le feraient rougir ou trembler, mais parce qu'il sait que la loi de l'Eglise les lui défend, et qu'il préfère sacrifier un plaisir personnel plutôt que de désobéir à l'Eglise qu'il considère comme sa mère.

L'homme de foi raréfiera ou même supprimera certaines fréquentations dangereuses pour sa foi, parce que peut-être il serait insuffisamment armé pour la lutte, et qu'il veut avant tout préserver de toute dévaluation le trésor de sa foi.

S'il prie Dieu avec la simplicité d'un enfant et la lucidité d'un homme ; s'il cherche la vérité avec les ressources de sa bonne volonté, dans la loyauté sans détour d'une âme droite qui veut connaître la vérité pour en vivre pleinement, parce qu'il sait que c'est la loi de Dieu et le bonheur de sa vie terrestre ; alors les choses de la foi ne seront plus des accidents dans sa vie, mais la question dominante, celle qui passe avant toutes les autres, celle à laquelle il est disposé à faire tous les sacrifices.

* *

Voilà, m. f., par quels moyens d'ensemble et de détail vous raviverez votre foi. Vous la bâtirez plus sur les assises de la raison que sur les sables mouvants du sentiment ; vous la ferez entrer dans toute votre vie, afin qu'elle ne reste pas sur le plan théorique ; enfin elle ne sera pas pour vous une question comme toutes les autres, elle deviendra pour vous et pour tous ceux qui puisent à la source de votre vie chrétienne l'affaire essentielle.

La tâche est longue, elle est rude ; mais Dieu nous fournit par son Eglise tous les moyens pour aboutir au terme béni que son amour paternel nous propose.

Ecoutez ce qu'écrivait un philosophe du siècle dernier, Victor Cousin : « Nous autres, philosophes, nous naviguons au hasard, sujets à l'égarement, exposés au naufrage ; vous autres, catholiques, vous avez la boussole, la carte du pays, les étoiles, le pilote, le port. »

On ne saurait mieux dire. Tirez-en, m. f., les conséquences qui s'imposent dès ce jour pour la conduite de votre vie. De grâce, ne repoussez pas l'invitation du divin Maître, si elle vous appelle aujourd'hui à une vie de foi plus intense. Acceptez-la comme un bienfait incomparable, comme une lumière salvatrice. Ne vous refusez pas à la vérité qui vous éclaire. En un mot, soyez des hommes de foi ravivée : le plus sûr intérêt de votre âme, l'avenir de votre patrie, la voix autorisée de votre Mère la Sainte Eglise, s'unissent pour vous le demander.

C'est la première croisade qui s'impose à vous, chrétiens, dans la crise actuelle : et c'est Dieu qui la veut pour votre bonheur. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

I

LA MORALE EN DÉSARROI

Mes frères,

Nous avons étudié, en suivant les articles du *Symbole*, les vérités qui requièrent notre foi. Nous avons médité sur Dieu, le Créateur, le Maître tout-puissant ; nous avons contemplé la grande figure du Christ, notre Rédempteur et notre modèle, et l'Esprit-Saint vivificateur. Puis nous avons étudié l'Eglise, destinée à prolonger l'action du Christ en ce monde, et nous nous sommes mis en face de nos fins dernières.

Après avoir parcouru tout le cercle du dogme, nous arrivons à la *Morale*, c'est-à-dire à la science qui s'occupe des mœurs, nous fait connaître le bien prescrit et le mal défendu. Après avoir exposé les *vérités* qu'il faut croire, nous allons nous occuper des *devoirs* dont il faut s'acquitter.

C'est un travail de longue haleine.

Avant d'aborder l'étude spéciale des *Commandements de Dieu* et des *Commandements de l'Eglise*, il est nécessaire de traiter quelques questions générales de grande importance. Aujourd'hui, plaçons-nous en face de la situation actuelle : il y a *désarroi dans la morale ; — d'où vient ce désarroi ?*

I. — *Il y a désarroi dans la morale*

Oublieux de leur dignité et de leur sécurité qui est de craindre Dieu et d'exécuter ses ordres, les esprits tournoient dans le vide et s'abattent sur les idées vulgaires. Que de catholiques de nom, et même de pratique, n'ont de la religion que des idées pe-

tites, des idées égoïstes, des idées limitées à la fortune présente, à une frivole ressource, à un peu de succès mondain, à une petite science tapageuse, à des futilités, à des riens !

Jadis, la conscience publique se serait révoltée devant telle situation familiale, ou plutôt extra-familiale, anti-familiale, devant tel fait, qui aujourd'hui sont innocentés même par d'honnêtes gens ; la loi naturelle s'obscurcit et chacun se fabrique une petite moralité, très relative, très rudimentaire, qu'il adapte à ses passions, qu'il accommode à son plaisir, à son caprice, à son intérêt. On finit par ne plus se reprocher les défaillances ; on trouve cela tout simple. Le divorce, l'union libre sont choses admises; le vol n'est pas mauvais, pourvu qu'il s'affuble du pavillon commercial ou s'intitule habileté dans les affaires; la séduction est à peine une peccadille. Les instincts nous attirent en bas ; nous ne regardons plus en haut. « Terrible pensée, dirait Bossuet, de ne rien voir sur sa tête. De là naissent des vices inconnus, des monstres d'avarice, des raffinements de voluptés, des délicatesses d'orgueil qui n'ont pas de nom. » On lit des livres que des gens de mauvaises mœurs seuls eussent osé ouvrir. On réduit volontiers les préceptes à être de simples conseils, on fait un tri parmi eux, et, comme l'énergie morale n'est pas l'apanage du grand nombre, comme les tempéraments d'acier sont plutôt rares, on se dit vite et aisément que c'est déjà bien de suivre de temps en temps les prescriptions qui ne nous gênent pas trop...

Alors le penchant naturel de la concupiscence, la servitude des passions lourdes et amollissantes, la pratique des plaisirs suspects ou coupables; l'indiscipline de l'esprit qui veut tout savoir et se permet, malgré le *veto* de la loi morale, la lecture des feuilletons du jour, la fréquentation de spectacles agents de corruption ; l'indiscipline de la volonté qui fuit toute contrainte, le fléchissement de l'autorité familiale qui fait bon marché de sa responsabilité et ne recule pas devant l'abdication; l'indiscipline du cœur qui ne compte plus avec les airs désinvoltes, les familiarités de langage, les regards osés et provocateurs, les relations trop libres, les sorties folles et sans contrôle, les modes débraillées, les péchés contre la chasteté, la fréquentation par intérêt ou par plaisir ou par respect humain des gens dont l'union est illégitime ou les mœurs décriées ; le dévergondage, les danses malsaines dont un écrivain peu rigoriste écrivait : « Je ne comprends pas qu'une mère puisse sans rougir voir danser cela par ses filles » ; la baisse du sens moral, la diminution ou la disparition des bienséances, l'affaissement de la probité, du respect de la justice et des contrats : tout cela est comme autant d'affluents qui grossissent le fleuve d'immoralité, de malhonnêteté qui submerge de son écume des foyers qu'on croyait jusqu'alors inviolables, au point qu'on regarde comme périmée la saine morale.

II. — *D'où vient ce désarroi ?*

L'homme peut se laisser aller à ses instincts, à ses appétits, à ses convoitises, à ses intérêts, à ses sentiments. Mais ce sont les idées qui mènent le monde. En dernière analyse, le monde marche en arrière ou en avant, monte ou descend, selon les idées que l'on sème dans ses rangs. Presque toujours notre façon d'agir est en proportion de nos pensées. Selon que nos pensées ont tendance à monter ou propension à descendre, notre action est noble, vaillante ou basse et lâche.

Or, qui sème les idées dans le monde ? Les philosophes, les penseurs. — Mais, direz-vous, quelle influence peuvent-ils avoir, puisque leurs livres ne sont pas lus par le public, par la masse ? — Leur influence est énorme, car leurs thèses, qui ne semblent accessibles qu'aux classes élevées, descendent dans la foule par les vulgarisateurs, dans des ouvrages plus modestes, dans les revues, dans les journaux, dans des brochures et des tracts, et y répandent les idées qui influent sur la direction morale de l'humanité. Leurs idées sont aussi et particulièrement véhiculées par l'enseignement, surtout l'enseignement primaire, où le maître n'est pas toujours très armé philosophiquement comme dans l'enseignement secondaire et supérieur, et où l'enfant est sans défense.

Or, parmi ces philosophes et ces penseurs, ou ceux aux noms desquels on colle l'étiquette de philosophes ou de penseurs, c'est le désordre. Leurs théories se heurtent, se contredisent ; en fin de compte, il résulte de leurs élucubrations que leur principal objectif est de démolir les idées droites et de secouer ce qu'ils appellent « le joug de la morale ».

D'aucuns repoussent la morale, que dédaigneusement ils appellent la « moraline ». Ainsi l'allemand Nietzsche. Pour lui, la vertu débilite l'homme en détruisant sa force, la morale est un anémiant, qui a fait reculer l'humanité, un succédané de la nicotine, un produit nuisible que l'homme doit éliminer à tout prix, qui empoisonne toute la conception du monde.

Sans doute, Nietzsche, atteint de folie, a terminé ses jours dans une maison de santé ; mais ses théories ont rencontré, dans la société contemporaine, de nombreux adeptes, qui, sans tous le savoir, professent avec une dévotieuse ferveur le principe si commode qui débride toutes les passions : « Rien n'est vrai, tout est permis. »

D'autres ont la haine de la morale, ils craignent qu'elle soit vraie ; la morale chrétienne est leur irréconciliable ennemie, car elle leur propose la montée vers l'idéal, et ils préfèrent à l'ascension courageuse la mare stagnante des bas instincts.

D'autres philosophent et légifèrent sur l'homme abstrait, l'homme en général, et ce fut l'erreur naïve des rêveurs du XVIII[e] siècle. « Ils se sont figuré, dit Fustel de Coulanges, que c'est assez de la raison et de la vertu pour gouverner les hommes. Avec la raison, ils ont établi des institutions politiques qui n'ont pu vivre un seul jour ; avec la vertu, ils ont dressé l'échafaud. »

Certains ont prôné la morale neutre. « Les programmes des écoles, a proclamé un Congrès de la libre-pensée, doivent cesser d'être basés sur l'idée quelconque d'un Dieu quelconque. »

Mais la neutralité existe-t-elle vraiment et toujours? Cette neutralité n'est-elle pas la forme la plus méprisante de l'hostilité, puisqu'elle regarde Dieu comme quantité négligeable ? D'ailleurs, peut-on concevoir une vraie neutralité ? Concevez-vous une vie qui soit neutre ? Neutraliser la vie, qu'est-ce que cela signifie ? Qu'est-ce qu'un liquide neutre, une couleur neutre ? Quelque chose qui ne se voit pas, ne se sent pas, qui est sans mordant, sans activité. Vouloir neutraliser la morale, n'est-ce pas la priver de tout ce qui la rend efficace et bienfaisante? N'est-ce pas tarir purement et simplement les sources mêmes auxquelles elle puise sa force ?

Entendez le témoignage de M. Pécaud, inspecteur général de l'instruction publique, l'ami, le coopérateur de M. Buisson dans l'organisation de l'enseignement laïque : « Je me demande avec inquiétude, disait-il, pour qui nous travaillons et pourquoi nous exerçons l'enfant du peuple à lire, à comprendre. N'est-ce pas pour livrer ces âmes à peine débrouillées à de nouveaux et étranges éducateurs, à ces livraisons de romans à bon marché, à des feuilles corruptrices..., parées des plus perfides attraits de l'image illustrée, de la nouvelle, de la chanson et même de l'article-doctrine, qui envahissent nos bourgs et nos villages, à mesure que nous y semons les premiers rudiments du savoir ? Et tant de labeurs de notre part, tant de sacrifices de la part de l'Etat, n'aboutiraient-ils, en accroissant la clientèle de cette honteuse littérature, qu'à *accélérer*, à généraliser le mouvement de dissolution morale déjà si marqué dans les classes supérieures et moyennes ?... Nous sommes visiblement menacés de *désorganisation morale*, et par conséquent de décadence politique. »

Voilà le fruit de cet enseignement moral tel que le dépeint un de ceux qui ont voulu en doter l'école, à la place de la morale chrétienne.

Et d'après M. Bayet [1], les rapports des inspecteurs d'Académie montrent que l'enseignement de la morale est vague, abstrait et n'intéresse personne.

Et un sociologue éminent, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, M. Tarde, remarquait que l'indulgence judiciaire, qui devient de plus en plus grande, est la conséquence logique de l'incertitude des principes. « Cette incertitude des principes, disait-il, est la cause de la multiplicité des délits et de la diminution des peines. » Et il ajoutait : « Quelle morale voulez-vous qu'on enseigne dans des temps comme les nôtres ? quelle morale les juges peuvent-ils appliquer ? On ne sait plus sur quoi appuyer le devoir. »

* *

Etonnez-vous dès lors, m. f., que sous l'empire de la mentalité anti-morale ou amorale, le désarroi, la crise sévissent dans les mœurs et que la base de la morale soit chancelante, sans autre fond qu'une croûte légère et superficielle, dans laquelle la tige du devoir, ainsi que dirait Kant, ne peut plonger ses racines !

Plus nous absorbons d'idées fausses, plus nous comptons de défaites morales. Le désarroi intellectuel se complète par le désarroi moral. « Travaillons donc à bien penser, comme disait Pascal, voilà le principe de la morale. »

Si vous enlevez à la morale ses motifs supérieurs surnaturels, vous remplacez le ciel bleu et lumineux par un ciel de plomb, sous lequel les vertus ne peuvent pas plus s'épanouir que les fleurs sous un ciel sans soleil.

Seule la vraie morale, la morale chrétienne, la seule morale qui ait un point d'attache qui en fait l'obligation, un terme final dans la sanction divine, est capable de mettre au cœur de l'homme, par la grâce, le ressort qui nous permet de nous acquitter du devoir. C'est à celle-là qu'il faut nous attacher. Ainsi soit-il.

[1] *Morale scientifique*, p. 22.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XI

3e Dimanche après l'Epiphanie

POUR FAIRE NOTRE SALUT

Mes frères,

Un pauvre lépreux, poussé par le désir de recouvrer la santé, allait à la rencontre de Jésus de Nazareth. Il le vit bientôt descendre la pente d'une montagne, une grande foule de peuple le suivait ; alors, allant au devant de lui, il se prosterne le visage contre terre et l'adore profondément ; puis, relevant la tête et étendant les mains, il s'écrie : « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir ! » A la vue d'une si profonde humilité et d'une foi si vive, le Seigneur lui dit : « Je le veux, sois guéri. » Ce qui eut lieu à l'instant même. « Et maintenant, ajouta le Sauveur, va-t-en, montre-toi au prêtre, et offre dans le Temple ce qui a été prescrit par Dieu dans la loi de Moïse. »

M. f., dans ce récit évangélique, deux traits se présentent naturellement à notre esprit. C'est d'abord la volonté du lépreux cherchant sa guérison, et qui, pour l'obtenir, emploie les moyens les plus émouvants et les plus efficaces. C'est ensuite la volonté du divin Guérisseur qui se manifeste par cette parole impérieuse : « Je veux ! » et qui a son accomplissement dans la guérison miraculeuse et instantanée de l'infortuné lépreux.

Apprenons, m. f., par cette leçon, que pour faire notre salut il faut le concours de deux volontés, celle de Dieu et la nôtre. La volonté de Dieu est toujours prête, mais hélas ! la nôtre fait trop souvent défaut. Deux réflexions qui méritent de fixer aujourd'hui toute votre attention.

I. — *Le concours de Dieu*

La volonté de Dieu est toujours disposée à nous aider dans l'affaire de notre salut. Nous lisons, en effet, que Dieu veut que tous les hommes soient sauvés : *vult omnes homines salvos fieri* (I Tim., II, 4). Mais, au moins, Dieu nous a-t-il donné des preuves de cette volonté ? Oui, m. f., et des preuves infinies.

Nous étions nés enfants de colère, et, selon l'expression de S. Augustin, nous n'étions qu'une masse damnée. Dieu le Père, ému de pitié à notre égard, nous a donné son propre Fils pour réparer nos maux et expier nos fautes. Ce Fils de Dieu descendit du ciel pour nous délivrer du péché et de l'esclavage du démon : *propter nos homines, et propter nostram salutem descendit de cœlis.* — Observez-le, ce Dieu fait homme, dans l'étable de Bethléem : ces larmes qu'il répand sont pour nous purifier de la lèpre de nos fautes ; ce sang qu'il verse dès ses premiers jours dans la circoncision, c'est le baume qui doit guérir nos plaies. — Observez-le à Jérusalem, dans la Galilée, dans la Palestine où il forme ses disciples, instruit les peuples, catéchise les foules : partout il sème par sa prédication les germes de la doctrine évangélique, et révèle par des miracles éclatants la divinité qui se cache en lui. Et pourquoi tout cela ? Pour se faire reconnaître comme notre Libérateur, notre Maître et notre Guide, afin que, marchant sur ses traces, nous arrivions sûrement au salut éternel.

— Observez-le enfin au jardin des Oliviers, où il répand une sueur de sang, au Prétoire où son précieux sang inonde toutes les parties de son corps pendant la flagellation et le couronnement d'épines, sur le Calvaire où le sang rédempteur achève de s'écouler jusqu'à la dernière goutte par son cœur entr'ouvert, et puis dites-vous : — De tout ce sang répandu, Jésus-Christ a formé comme un bain salutaire pour nous purifier d'abord de la tache du péché originel, c'est le Baptême ; ensuite, pour nous faire recouvrer l'innocence perdue, il a préparé un autre bain de ce même sang dans le sacrement de la Pénitence, second baptême, seconde planche après le naufrage.

Que pensez-vous de ces preuves ? Etait-il nécessaire qu'il en fît davantage pour nous montrer sa volonté de nous sauver ?

Mais peut-être ces preuves font-elles peu d'impression sur vous, parce qu'elles sont générales et s'appliquent au genre humain tout entier. Eh bien ! réfléchissez. Sans aucun doute, vous faites partie d'une des trois catégories suivantes : cœurs innocents, cœurs pénitents, cœurs coupables.

Or, si vous êtes du nombre des justes, dites-moi : qui donc vous a conservé sans tache la blanche robe de votre innocence baptismale ? qui donc vous a délivrés de tant de dangers dont vous menaçaient tout à la fois le monde, le démon et la chair ? C'est Dieu : Dieu qui vous a donné une âme bonne, Dieu qui vous a doués d'un caractère enclin au bien, Dieu qui vous a procuré une excellente éducation chrétienne. C'est lui qui, par ses saintes inspirations, par les lumières de sa foi, avec l'aide de sa grâce, a conduit vos pas, dirigé vos affections et réglé vos actions. C'est lui qui vous a toujours tenus éloignés de tant d'occasions dans lesquelles votre innocence aurait probablement fait naufrage. C'est lui enfin qui, au milieu des pièges et des scandales d'un monde si corrompu, vous a préservés comme un lis au milieu des épines. Donc, âmes justes, Dieu veut votre salut.

Et vous, mon frère, qui êtes du grand nombre des pénitents, écoutez. Qui donc a été le premier à vous rappeler du milieu de la voie de la perdition dans laquelle vous vous étiez engagé ? Qui vous a donc inspiré d'aller vous jeter au pied de votre crucifix ? Qui donc vous a donné la force d'exécuter votre résolution de sortir de l'état du péché ? Qui vous a fait la grâce de déposer et de déplorer vos fautes aux pieds d'un confesseur ? Qui donc enfin a pansé vos blessures ? C'est Dieu encore, c'est Jésus le bon Samaritain avec le vin de la sagesse et l'huile de la miséricorde : il vous a reçu dans ses bras comme un autre enfant prodigue, il vous a donné le baiser de paix, il vous a vêtu de votre première robe, c'est-à-dire de la grâce sanctifiante. Donc, âmes pénitentes, Dieu veut votre salut.

Peut-être enfin demeurez-vous encore dans votre péché ? Eh bien ! dites-moi, de qui vous viennent ces voix intérieures qui vous appellent à la pénitence ? Qui donc excite en vous ces remords qui parfois vous rendent si tristes, qui empoisonnent jusqu'à vos plaisirs, qui vous font toucher comme avec la main que le péché ne peut jamais vous rendre heureux ? Ah ! ces coups, ils partent de la divine miséricorde qui voltige, pour ainsi dire, autour de vous, qui vous assiège de toutes parts, qui vous afflige amoureusement, et cela principalement quand une douleur vous éprouve, ou qu'une grave maladie vous menace d'une mort prochaine. Ce sont là comme autant de traits délicats de la bonté d'un Dieu qui ne vous perd pas de vue, qui emploie tous les moyens possibles pour vous faire sortir de votre misérable état, qui ne vous moleste que pour vous consoler, qui ne vous frappe que pour vous guérir, afin que, mécontents et rassasiés enfin du monde, du péché et de vous-mêmes, vous ne cherchiez qu'en lui seul la paix que vous n'avez pas, et le bonheur que vous ne pouvez trouver qu'en lui. Donc, pauvres pécheurs, Dieu veut votre salut.

En un mot, et pour me résumer, êtes-vous une brebis innocente ? C'est Jésus le bon Pasteur qui vous a ainsi conservé dans son troupeau. Etes-vous une brebis revenue de ses égarements ? C'est Jésus le bon Pasteur qui vous a rapporté sur ses épaules jusque dans la bergerie. Etes-vous une brebis encore errante ? C'est toujours Jésus le bon Pasteur qui vous poursuit et vous appelle à lui, afin que vous n'alliez point vous jeter dans la gueule du loup infernal.

Donc, répétons-le encore une fois à tous, Dieu veut votre salut.

II. — *Le concours de l'homme*

— Mais s'il en est ainsi, direz-vous, nous sommes assurés de notre salut. En effet, Dieu veut nous sauver ; nous, nous le voulons également, car il n'est pas d'homme assez insensé pour ne pas vouloir faire son salut. Donc notre salut est une chose assurée.

— Oui, m. f., il en sera ainsi si vous en avez la volonté ferme, efficace, agissante ; mais une volonté abstraite, superficielle, oisive, ne vous sauvera pas. De même qu'il y a la bonne et la fausse monnaie, de même aussi il y a la volonté vraie et la volonté trompeuse. Comment ferons-nous donc pour les distinguer ? C'est chose facile. Au feu on éprouve l'or : aux actions on reconnaît la volonté. Parce que Dieu a vraiment la volonté de nous sauver, nous avons vu tout à l'heure tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il continue de faire pour nous. Venons-en donc aux œuvres, si nous avons à cœur notre salut.

Vous donc, âmes innocentes, tenez-vous constamment éloignées des périls de ce triste monde, remplissez fidèlement les devoirs de votre état, fréquentez avec assiduité l'église et les sacrements, réglez votre conduite sur les maximes de la foi, cherchez des forces dans la prière, persévérez dans le bien, et vous vous sauverez.

Vous, chrétiens pénitents, pleurez vos égarements, que votre repentir vous accompagne jusqu'au dernier soupir, fuyez les occasions dangereuses, tâchez de satisfaire à la justice divine par des œuvres de pénitence, mortifiez vos sens, réprimez vos passions ; que la conversion de votre cœur se manifeste par un changement complet dans votre conduite ; enfin, persévérez dans la voie de la pénitence où vous êtes entrés, et vous vous sauverez.

Vous, pécheurs, imitez le lépreux de l'Evangile : jetez-vous aux pieds de Jésus, allez vous agenouiller auprès de son représentant : plongez-vous dans le bain salutaire du sang de l'Agneau de Dieu, qui est la confession sacramentelle, et vous serez guéris, et Dieu vous sauvera. Si vous ne vous sentez pas le courage de le faire, c'est que vous ne voulez pas votre salut.

De vieux auteurs racontent que l'empereur Constantin, affligé de la lèpre, consulta les plus habiles médecins de son empire : tous lui conseillèrent de

prendre un bain dans le sang encore tiède de tout petits enfants. Ce cruel conseil ne fut pas mis à exécution, car S. Pierre étant apparu en songe à l'empereur, lui proposa un bain plus efficace dans le saint baptême, bain dans lequel il recouvra et la santé de l'âme et la santé du corps.

M. f., Jésus-Christ a répandu pour nous tout son précieux sang, il en a formé un bain mystérieux dans le sacrement de Pénitence pour nous donner vie et salut ; et nous, pour ne pas nous dépouiller d'une méchante habitude, pour nous épargner une gêne, une humiliation d'un moment, nous refusons un remède si salutaire et si nécessaire ! Ah ! s'il en est ainsi, c'est que nous ne voulons pas nous sauver !

Quand bien même le Seigneur nous commanderait les choses les plus rudes, les plus difficiles, empressons-nous de les mettre à exécution afin d'obtenir le salut éternel. Que ne souffre-t-on pas pour la santé du corps ? Diètes rigoureuses, breuvages amers, et même l'amputation des membres. Et pour l'âme on refuse le remède le plus simple et le plus consolant qui consiste à demander pardon à Dieu avec un cœur contrit, et à découvrir ses plaies à celui qui tient ici-bas sa place.

« Si le prophète Elisée dirent à Naaman le Syrien ses courtisans, si Elisée, pour vous guérir de la lèpre, vous avait ordonné un traitement, long, difficile, pénible, vous devriez l'entreprendre ; mais une chose si facile, comme celle de vous laver dans le fleuve du Jourdain, pourquoi ne pas la mettre en pratique ? » Le prince se rendit à ce sage conseil, et il fut guéri. (IV Rois, v). Espérons un résultat aussi heureux du sacrement de Pénitence, car la vertu du sang de notre Rédempteur est infiniment plus salutaire que les eaux du Jourdain.

Une fois purifiés par la sainte absolution, que vous reste-t-il à faire ? Apprenez-le, m. f., de la bouche de Jésus-Christ lui-même. Un jour, un jeune homme lui demanda ce qu'il fallait faire pour obtenir la vie éternelle : « *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata,* » lui répondit-il. Pesez bien ces divines paroles. « *Si vis*, si tu veux entrer dans la vie éternelle, observe les commandements ; si tu le veux véritablement, tu me le prouveras par l'exacte observance de mes préceptes. » Voilà ce qu'il répète a chacun de nous : Vous voulez vous sauver ? voici la condition nécessaire : observez la loi de Dieu ! Mais si, au contraire, vous blasphémez son saint nom, si vous ne sanctifiez pas les jours de fête, ou si pour cela vous vous contentez d'une messe entendue à la hâte, debout, les yeux errants, l'esprit ailleurs, si vous prenez le bien d'autrui, si, en un mot, vous violez les préceptes du Seigneur, ne dites pas que vous voulez faire votre salut, parce que vous mentiriez, vos actions étant contraires à vos paroles.

« Dieu, dit S. Augustin, qui vous a créé sans vous, ne vous sauvera pas sans vous. *Qui creavit te sine te, non salvabit te sine te.* » Pour vous créer, Dieu n'a pas eu besoin de vous, il vous a tiré du néant par un seul acte de sa volonté ; mais pour vous sauver, il veut absolument qu'à sa volonté vous unissiez la vôtre, en exécutant tous ses commandements. Si vous refusez, c'est que vous ne voulez pas être sauvé, et vous ne le serez pas.

* *

Un jour, dans notre Europe, une guerre éclata entre deux monarques également puissants ; et, comme il arrive toujours, les uns prenaient parti pour le premier, qu'ils voyaient déjà vainqueur, les autres pour le second, dans la même espérance. Sur ces entrefaites, un troisième prince, resté neutre jusque-là, ayant été interrogé à ce sujet, répondit : « Celui-là sera victorieux à qui je prêterai le secours de mon épée. »

M. f., entre Dieu et le démon une terrible guerre est déclarée à l'occasion de notre âme. Dieu la veut pour lui, et, nous l'avons montré, il en a donné les signes les plus évidents. Le démon la veut également et fait tous ses efforts pour la conquérir. Qui l'emportera ? Sans aucun doute, celui à qui nous prêterons le secours de notre épée, c'est-à-dire celui à la volonté duquel nous unirons la nôtre. Si nous nous unissons au démon, en persistant dans le péché, nous sommes perdus ; au contraire, si nous unissons notre volonté à celle de Dieu, en observant sa loi sainte, alors nous serons sauvés. Ainsi soit-il.

LES SAINTS PATRONS

S. Maur, Patron des chaudronniers
(15 janvier)

SON GRAND CRÉDIT AUPRÈS DE DIEU

Mes frères,

Nos pieux ancêtres désiraient si vivement se placer sous la protection des saints et en choisir un comme Patron de leur profession, que lorsqu'ils n'en pouvaient trouver l'ayant exercée, ils ne s'embarrassaient pas pour autant : la moindre circonstance dans la vie d'un saint, son nom même, suffisait pour que leur piété l'adoptât comme protecteur. C'est le cas pour votre patron S. Maur.

Son nom signifie *noir*. C'est ainsi que les Musulmans d'Espagne et d'Afrique portaient le nom de « Maures » à cause de leur noir visage. Or votre profession a le résultat de vous noircir les mains et le visage au contact du feu, du charbon et des métaux; il n'y a pas de déshonneur à cela : les traces que votre travail laisse sur vos mains, votre visage et vos vêtements d'ouvriers laborieux ne font que vous honorer, aux yeux de vos semblables et surtout aux yeux de Dieu. En tout cas, elles ont suffi pour que vos devanciers choisissent S. Maur pour leur Patron, quoique son visage fût parfaitement blanc et qu'il n'ait jamais sans doute exercé votre profession.

Cela ne vous empêche pas d'avoir en lui un puissant protecteur, car si, comme vous l'allez voir, son crédit près de Dieu fut grand sur la terre, combien doit-il l'être davantage maintenant au ciel !

I

S. Maur, de famille noble, naquit à Rome au début du VIe siècle. Son père était sénateur et sa mère de condition non moins élevée. De bonne heure ils le confièrent à S. Benoît leur parent, qui s'était retiré avec d'autres religieux dans la solitude de Subiaco.

A son école, le jeune Maur devint bientôt l'édification de tous ses compagnons. Son obéissance était particulièrement admirable. Dieu voulut la souligner et la récompenser par un prodige. S. Benoît ayant été averti intérieurement qu'un enfant nommé Placide venait de tomber dans un étang voisin et allait s'y noyer, il dit à S. Maur de courir à son secours.

Celui-ci y vole, aperçoit l'enfant à quelque distance de la rive et faisant des efforts désespérés pour se maintenir à la surface de l'eau. Sans même réfléchir à la profondeur de celle-ci, uniquement soucieux d'exécuter l'ordre qui lui a été donné, S. Maur s'avance dans l'étang ; mais, ô miracle ! comme jadis sous les pieds de Notre-Seigneur et de S. Pierre, l'élément liquide devient ferme sous les pieds du moine obéissant, qui arrive jusqu'à l'enfant, le saisit par les cheveux et le ramène sain et sauf sur le bord. Ce miracle, aussitôt connu de la Communauté, donna à tous une très haute idée de la sainteté de Maur ; mais celui-ci, loin de s'enorgueillir du prodige dont il avait bénéficié, en attribua tout le mérite à la bénédiction de S. Benoît qu'il avait reçue en partant.

Ce saint patriarche ayant quitté Subiaco pour le Mont Cassin, S. Maur l'y suivit et devint le prieur du monastère. Dieu se plut à manifester la sainteté de son serviteur en cette nouvelle résidence, comme il l'avait fait dans la précédente. Un jour, des parents amenèrent à S. Benoît leur enfant muet et boiteux, le priant de le guérir. Or ce jour-là S. Benoît avait dû s'absenter pour aller traiter quelque affaire, laissant à son jeune prieur la direction de la maison, en sorte que ce fut lui qui reçut les suppliants. En entendant leur requête, Maur s'excusa, déclarant qu'il fallait être beaucoup plus parfait qu'il ne l'était pour accomplir un miracle. Toutefois, sur les instances des religieux, il voulut bien prier pour le pauvre enfant, et il le fit à genoux et avec grande ferveur. Puis, se relevant, il traça sur le petit infirme le signe de la croix et lui plaça sur la tête l'extrémité de son étole de diacre, qu'il avait reçue de S. Benoît, disant en même temps cette prière : « Au nom de la Très Sainte Trinité et par les mérites de mon maître S. Benoît, je vous commande de vous lever en parfaite santé. » Et aussitôt l'enfant se leva et parla.

II

S. Maur avait 30 ans quand arriva de France une députation de l'évêque du Mans, demandant au saint patriarche quelques-uns de ses religieux pour fonder un monastère en son diocèse. C'était dans les derniers mois de l'an 542. S. Benoît accueillit leur demande et plaça Maur, son fidèle et bien-aimé disciple, à la tête de la petite colonie qui allait implanter en France l'Ordre des Bénédictins. Elle se composait, avec notre saint, de quatre autres religieux : Simplicien, Antoine, Constantin et Fauste.

Après avoir reçu la bénédiction de leur vénérable Père, les adieux émus de leurs frères, les cinq se mirent en route le 20 janvier 543. Ils n'étaient encore qu'à leur première étape, qu'une lettre pleine de conseils et d'encouragements les rejoignait, envoyée par leur bon Père S. Benoît avec une relique de la Vraie Croix destinée à les protéger au cours du voyage et parmi les difficultés de l'avenir.

Ces difficultés ne devaient pas manquer. A Verceil, Hardérarde, intendant de l'évêque du Mans, qui avec l'archidiacre Flodegar les ramène en France, se blesse et se trouve en danger de mort. En traversant les Alpes, un de leurs serviteurs tombe de cheval et se casse une jambe. A la prière de S. Maur, ils sont guéris tous les deux.

Autre difficulté plus grave : arrivés à Orléans après les fêtes de Pâques, nos pauvres religieux apprennent que l'évêque du Mans qui les a appelés vient de mourir, et que son successeur renonce à fonder le monastère projeté. Mais Dieu n'abandonne pas ses serviteurs : à la requête d'Hardérarde, un seigneur de la cour du roi Théodebert, nommé Florus, les accueille sur ses domaines et leur cède, pour y bâtir un monastère, un terrain situé sur les bords de la Loire et appelé Glanfeuil. Non content de leur donner ce terrain, ce pieux seigneur leur confie son propre fils, Bertulphe, âgé seulement de 8 ans, mais qui deviendra un saint religieux. Il leur procure également, pour la construction de leur monastère et des quatre églises qui le desserviront, un habile architecte, en la personne d'un ecclésiastique. Tandis que celui-ci surveillait les travaux, monté sur un échafaudage, il vint à tomber et on le croyait mort ; mais S. Maur s'étant mis en prière le rendit à la vie, à la grande édification et à la grande joie des personnes présentes.

Le monastère et ses églises étant achevés, l'évêque d'Angers, Eutrope, vint en faire la dédicace. D'autre part, en ayant obtenu l'autorisation du roi Théodebert, Florus renonça au monde pour se faire moine lui-même sous la direction de notre saint. Telle était l'affection que Théodebert portait à ce pieux seigneur qu'il voulut assister à sa vêture. S. Maur vint au devant du roi avec tous ses religieux, déjà au nombre de 40. A sa rencontre, le prince se jeta à ses genoux et se recommanda à ses prières et à celles de ses moines. Il confirma toutes les donations faites au monastère et y ajouta lui-même de riches présents. Ses successeurs, Thibault son fils et Clotaire Ier son oncle, hériteront de sa bienveillance envers Glanfeuil et ses religieux.

III

L'exemple de Florus fut imité par un grand nombre de seigneurs ses amis, et ceux qui ne purent renoncer au monde pour se mettre sous la conduite de S. Maur furent heureux de lui donner leurs enfants. Et comme les postulants de condition moins élevée étaient plus nombreux encore, il fallut bientôt construire de nouveaux monastères pour les recevoir. S. Maur eut la consolation d'en fonder de son vivant près de cent vingt, tous remplis de religieux fervents.

L'enfer ne pouvait voir sans dépit se multiplier ainsi ces centres de prière, ces écoles de vertu et ces pépinières d'apôtres. Car ces saints moines ne restaient pas confinés dans les limites de leurs monastères ; ils rayonnaient dans le pays, évangélisaient les habitants des campagnes encore adonnés à l'idolâtrie, et faisaient d'autant reculer l'empire du démon.

Celui-ci se vengea en semant la mort parmi les religieux de S. Maur. Est-ce par suite d'épidémie suscitée par lui ou de quelque autre moyen : en cinq mois, 116 religieux moururent à Glanfeuil et bientôt il n'en resta plus que 24. Mais Satan servit les intérêts de ceux qu'il avait voulu perdre. Avertis par S. Maur, à qui Dieu avait révélé d'avance cette dure épreuve, les religieux se préparaient à la mort en redoublant de ferveur, de prières et de pénitences, et le ciel s'enrichit de tous ceux que perdit le monastère.

S. Maur ne tarda pas à les rejoindre. Sentant sa fin approcher, il se fit porter en l'oratoire de S. Martin, l'une des quatre églises du couvent. Là, couché sur son grabat et revêtu de son cilice, il reçut avec une grande piété les derniers sacrements, et le 15 janvier de l'an 584, il rendait son âme à Dieu,